

avoir toutes ces maladies réunies, et ne pense pas qu'un seul médecin puisse connaître tous les maux dont il souffre et soit capable de le guérir.

Ainsi découragé, son énergie nerveuse est disparue, son insuffisance cérébrale est manifeste, il est un neurasthénique complet qui a perdu toute confiance en sa santé, en sa force, en son intelligence, en ses affections; il est indifférent à tout, se croit abandonné de tous; incapable de surveiller ses intérêts les plus pressants, il s'en va, préoccupé de l'empâtement de sa langue, de la faiblesse de ses reins, de la lenteur de sa digestion, de ses douleurs lombaires, de sa céphalalgie, etc. Comme tous les neurasthéniques, il ne pense qu'à sa bête, et personne, depuis la création du monde, n'a éprouvé autant de tortures que lui. Il ne se répète et résume, avec force soupirs et gémissements, dix fois les mêmes récits, et si l'on ne partage pas sa douleur et sa peine, il se croit abandonné, et si vous discutez, il se croit tyrannisé, devient plus mal et explique au médecin, pour la centième fois, un symptôme nouveau qui vient d'apparaître. Ces malades cherchent à vous aider pour faire un bon diagnostic, ils doutent toujours que vous connaissiez très bien leur maladie, car ils sont des exceptions, des cas extraordinaires.

En présence de ces patients si intraitables, quelle thérapeutique faut-il faire? Comme pour l'hystérie, la psychothérapie doit occuper la première place, mais les procédés doivent être bien différents de ceux employés dans le premier cas; les neurasthéniques ont besoin de sympathies et de consolations; incompris des personnes qui les entourent, ils sont satisfaits, si, compatissant à leurs souffrances, vous écoutez avec attention et approbation toutes leurs doléances. Pour gagner la confiance de ces patients, vous devez avouer qu'ils sont bien misérables, qu'on doit sincèrement les plaindre, car ils sont en proie à des angoisses bien pénibles. Lorsque le médecin reconnaît si bien le grave état de la situation, et qu'il affirme la guérison, le malade a une forte tentation de croire en sa parole. La confiance absolue du patient en son médecin est la première condition de la guérison. Si, sous l'influence du traitement, un mauvais symptôme disparaît, il faut démontrer avec conviction toute l'importance de la plus légère amélioration et le rassurer sur le bon fonctionnement de ses organes. Chez notre malade, à la pre-